

## Chapitre 2

Quelques jours plus tard, A. et moi avons décidé de nous voir à nouveau. Nous n'avions pas prévu ce que nous ferions mais avons tout de même rendez-vous à midi sur la Place de la Comédie. La voir m'attendre seule me fit me sentir quelque peu coupable d'être arrivé en retard par nonchalance. Néanmoins si je disais que c'était seulement de la nonchalance, je mentirais par omission. Il faut que je développe.

Je m'étais préparé dans les temps, dans un état d'enthousiasme serein à l'idée de ce rendez-vous, prenant une marge de temps précautionneuse. Ce fut sur le pas de ma porte, en me rendant compte que j'allais arriver en avance que je fus pris d'une angoisse secrète. "Pourquoi me presser?" me suis-je dit. D'habitude, je m'arrangeais toujours pour être à l'heure mais aujourd'hui je n'en avais soudainement pas envie, cette pensée m'était suprenamment désagréable.

J'ai souvent tendance à penser que si nous questionnons la raison profonde de nos décisions même les plus anecdotiques, il nous seraient offerts en réponse un terrifiant miroir de vérité, inconfortable à regarder. Notre véritable visage, bosselé, boursouflé, tuméfié, nous contemplerait dans une de ses expressions les plus abjectes pour s'imprimer de manière indélébile dans notre conscience alors pleine de regrets d'avoir pour une fois été curieuse à son sujet. C'est pourquoi je flânais délibérément sans me demander pourquoi cette fois-ci je ne voulais pas être en avance. Par l'action de ma volonté, je perdis une simple poignée de minutes à faire quelque chose que j'oubliai une fois que je l'avais fait, et j'arrivai en retard avec succès.

J'avais prévenu A. de mon arrivée imminente. Après être descendu du tramway il fallait que je marche encore un peu pour la rejoindre. J'empruntai une des grosses artères qui irrigue le coeur de Montpellier qui est sa place, et à une centaine de mètres d'elle je pus la voir. Près de la fontaine, elle était droite, élégante, légèrement précieuse. Elle scannait son panorama avec flegme dans l'espoir de m'apercevoir avant que je ne sois avec elle. Malheureusement, il y avait trop de monde, elle ne pouvait pas me voir. Pendant ces quelques secondes et celles qui avaient précédées mon arrivée, elle restait figée dans le temps en attendant que je la délivre. Hagarde, dans son immobilité vulnérable, A. était ma proie et j'étais le prédateur de son temps.

L'espace d'un instant fugace, je pensais avoir saisi la nature de l'attente car pour la première fois je considérai le retard comme un pouvoir, à vrai dire comme une arme utilisable dans un réel rapport de force. J'eus instantanément honte car je ne me connaissais pas cet orgueil. Jamais je ne m'étais fait cette réflexion en attendant quelqu'un. Pourtant, ce fut le rictus du coeur que j'éprouvai en la regardant m'attendre, qui me fit comprendre qu'il y avait quelque chose que je ne cernais pas à propos de mon caractère. En effet, pourquoi n'avais-je pas voulu être à sa place?

En me voyant enfin à quelques pas d'elle, les yeux de A. s'éveillèrent. Elle n'avança pas vers moi mais ma gratifia à la place d'une petite pose enfantine qui m'amadoua par son naturel et sa naïveté. Elle fit passer une jambe devant l'autre à la manière d'un élégant flamand rose prêt à faire une révérence. Elle inclina dans le même temps son visage sur le côté, de façon à ce qu'il caresse son épaule et me regarde venir à elle. Son sourire doux, ironique et ses yeux rieures m'indiquèrent que la posture éphémère était une sorte de cadeau de bienvenue improvisé. A. semblait contente de me voir. Elle portait ce jour-là une robe blouse kaki qui se fermait comme une chemise. C'est-à-dire que l'ouverture était faite d'une rangée de petits boutons vernis qui lui scindait le corps en deux. Sa pose taquine fendait la robe par le bas et dévoilait avec indifférence sa cuisse tannée. Au bout de ses courtes jambes elle portait des sandales noires avec de larges

talons en osier. Enfin - comme je la regardais à nouveau dans le désordre- je remarquai en dernier qu'elle avait fixé sur le sommet de sa tête d'amples lunettes noires, arrogantes, presque ostentatoires. Je la trouvai belle. J'étais heureux d'être là.

Nous nous dîmes bonjour avec une bise chaleureuse. Je lui présentai mes excuses pour mon retard, elle me dit qu'elle ne m'avait presque pas attendu. Nous discutâmes un moment, avec entrain de choses qui importaient peu. Puis je demandai si elle avait envie de manger. Elle me dit oui. Je lui proposai alors toutes les options qui me vinrent à l'esprit, des brasseries conviviales aux restaurants classiques sans oublier que l'on pourrait marcher un moment avant de trouver ce qui nous plairait. Elle me désigna le McDonalds qui était à côté de nous. Nous étions même à l'entrée du restaurant. Je fus surpris par non seulement le manque d'originalité de ce choix mais davantage encore par la manière expéditive qu'elle eu de balayer les autres options sans peut-être même les considérer. Je redoutai un manque d'enthousiasme de sa part et j'essayai lourdement, par la conversation, de l'emmener vers un restaurant plus gastronomique que je connaissais bien et qui - selon mes dires - était "vraiment sympa". Elle se rembrunit face à ma tentative, me dit avec gêne:

"C'est la toute première fois qu'on se voit depuis que tu es venu chez moi.. Je voudrais pas que tu penses... enfin je voudrais pas qu'on abuse.", puis avec un rire: "..en plus le McDo c'est comme ma deuxième maison pour moi si tu savais... allez viens, c'est juste le déjeuner. Après on verra ce que l'on fera."

Je ne compris pas réellement ce qu'elle entendait par "abuser". Si elle parlait d'argent -et on dirait qu'elle le faisait- je refusais de lui faire la possible insulte de lui dire que je comptais payer pour nous deux. Ce qui me restait de ce choix catégorique fut la gêne soudaine, apparue comme par magie sur son visage. Lors de notre premier rendez-vous, elle s'était montrée enjouée, ouverte à ce que je lui proposais. Aujourd'hui elle prenait des précautions. A. fit coulisser ses lunettes ostentatoires sur son nez, m'empêchant ainsi de scruter son visage assombri par l'embarras. Elle m'invita silencieusement à la suivre dans le fast-food.

\*

Montpellier vivait. On était au milieu de l'été, il faisait beau mais pas très chaud. Alors tout le monde était dehors. Les rumeurs d'une foule oisive vernissait l'atmosphère. Les estivaliers profitaient du moment, se régénéraient avec le soleil. La grande place ocre imitait les couleurs de l'astre brulant qui donnait un peu plus de vigueur à tout ce qui bouge. Montpellier était une ville estudiantine, ça sautait aux yeux. Le fast-food était encombré par la légèreté de la jeunesse éparpillée dans le restaurant. Elle avait cette énergie commune que chacun propagait sans effort. C'était des rires sincères et volatiles qui éclataient ici par un concours de circonstance mais qui pouvaient être récidivés n'importe où, impunément. C'était des bourrades amicales et aussi des injures fraternelles qui explosaient dans l'espace saturé, dans une odeur de graisse omniprésente. C'était une enfance révolue et une âme à l'aube de l'inconnu qui transparissait dans chacune de ces attitudes définitivement puériles mais conscientes de l'être. C'était des vêtements courts, c'était de la chair qui s'exhibe. C'était le syncrétisme de la vie et de chaleur.

Nous commandèrent nos menus sur une des bornes interactives. Nous choisimes exactement la même chose et A. qui se montrait à nouveau détendue me taquinait en tentant de me faire admettre que j'avais "plagié son menu préféré". On s'en amusa. En récupérant nos commandes à la caisse mon esprit fut appelé par un rire d'enfant qui s'éleva au dessus du brouhaha général. En me retournant avec notre plateau je compris d'où il venait. Près d'une borne, en tout point identique à celle que nous avons utilisé, se tenait un groupe de quatre

personnes. Deux jeunes femmes se faisaient encadrées par deux jeunes hommes. A. et moi étions à peine plus âgés qu'eux. Je ne pouvais entendre ce qu'ils se disaient mais un des garçons semblait s'accrocher à l'attention d'une des filles. Ça ne pouvait être que son rire que j'avais entendu. Elle avait un visage lisse, presque immaculé; des yeux si pétillants qu'on aurait dit qu'ils n'ont jamais connu le malheur; un sourire si communicatif qu'elle ne saurait le cacher même si elle le voulait; ce visage et ce rire étaient faits pour être ensemble. Le mec lui parlait avec une confiance décontractée, la faisait rire comme une adolescente. Je déduisis qu'ils ne se connaissaient pas car la fille lui tournait le dos après chaque fleur qu'il lui lançait de sa bouche et cherchait le regard de son amie qui devait lui communiquer par le biais d'une télépathie succincte, maintenant qu'elle était intriguée par l'individu, un assentiment ou alors un refus de s'ouvrir à ces deux personnes. Cette amie était à peine en retrait, se montrait moins ouverte mais n'était néanmoins pas récalcitrante. Quant à l'ami du garçon, il présentait moins de charisme mais était un soutien habile, lui évitait l'infériorité numérique. Il lâcha une saillie qui fit rire tout le groupe, mais l'homme de la situation n'avait surement pas besoin de ça car la principale intéressée se laissait draguer avec zèle. Elle se retournait et le regardait avec une joie curieuse, répondait avec une excentrique outrance à une des ses moqueries. Elle le regardait de haut en bas. Elle voyait le soin qu'il apportait à son apparence et sa décontraction qui la mettait à l'aise: ce t-shirt de marque, ce bermuda sobre, cette barbe loin de ses balbutiement, ce dégradé récent. Elle plongeait dans les yeux de son assaillant, explorait ce regard plein d'une malice bienveillante, ce regard qui faisait déjà des suggestions. En somme, le genre de regard qui avait été inventé par une agréable journée d'été comme celle-ci.

Je détournai d'eux mon attention et escortai A. vers une table en terrasse où nous prîmes place à l'ombre de parasols qui nous protégeaient du soleil.

A. mangeait avec appétit. Elle avait tout de même cette pudeur d'usage qu'ont certaines filles quand elle mange devant un garçon qu'elle ne connaissent pas bien. Elle enchaînait des bouchées mesurées, choisissait avec méthode ce qu'elle allait avaler en suivant un ordre quasi-chorégraphique. Elle aimait ce qu'elle mangeait et se dandinait discrètement sur sa chaise. Notre conversation fut animée, fournie de douces exclamations, de rires sincères dont la complicité se faisait de plus en plus certaine.

A la fin du repas, nous en vînmes à parler de son chat. Je lui racontai sur le ton de la plaisanterie comment il m'avait fait cavalier à travers le quartier sans que je puisse trouver sa trace. Je demandai si elle avait une idée de son parcours nocturne, en espérant secrètement que nous arriverions à parler un peu plus de cet "ami" qui avait trouvé Hermès avant moi en se trouvant là comme par enchantement, et qui m'intriguait encore.

Elle répondit sur un ton plus sérieux que celui que nous avons adopté au cours du repas:

"C'est un chat. Qui sait ce qu'il fait quand il sort comme ça, pour une fois... Tu sais qu'avant, pourtant, je ne fermais jamais la baie vitrée, il partait comme il le voulait. Le problème c'est qu'il ne revenait pas après des jours. J'avais à chaque fois peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Un jour, ma voisine dessous me l'a ramené, j'ai eu tellement honte.. on ne s'était jamais rencontré, elle a dû enquêter le voisinage pour savoir que c'était le mien. Le connard avait squatté chez elle pendant quatre jours comme un chat de gouttières. D'autres fois il revient le plus naturellement du monde par le balcon, après des jours et des nuits où je me faisais un sang d'encre et la première chose qu'il trouve à faire c'est me miauler à la gueule parce que sa gamelle est vide... En tout cas j'espère que la dernière fois, il a bien profité... ce genre d'opportunité ne se présente plus pour lui", elle continua en cherchant mon regard: "il s'ennuie,

il passe ses journées enfermé. Mais ce n'est qu'un chat, il ne comprend pas quand on l'engueule. Je sais que si je le laisse sortir comme il veut, un jour je ne le reverrais plus...si je rentre maintenant et que j'ouvre la baie vitrée, il partira sans même me regarder."

\*

Nous traversâmes la place de la Comédie en longeant les terrasses bondées. Nous prîmes une oblique et suivîmes cette large allée délimitée par deux rangées d'arbres robustes où de nombreuses familles profitaient de l'espace et de la verdure pour s'épanouir. Nous arrivâmes au Corum (le palais des Congrès) et prîmes les escaliers qui menait à son toit. Deux choses y étaient notables: une large piste d'atterrissage pour hélicoptère qu'il fait toujours drôle de voir et une décontractante vue sur la ville. Cette dernière avait à offrir des toits oranges et authentiques au premier plan, des immeubles HLM en retrait; une végétation qui ne désespérait pas, souvent plus hautes que les toits avec qui elle disputait une partie d'échec; un tram bleu qui n'avancait pas sans son carillon et qui ressemblait à un jouet d'enfant vu d'ici. Le vent soufflait avec force. Nous nous assîmes face au panorama.

Le temps passait vite quand on se parlait. On se découvrait un peu plus au fil des mots. Une amitié était en train de germer tandis que nous passions les heures les plus ensoleillées de l'après-midi sur ce toit. A. fermait parfois les yeux et présentait son visage au ciel, l'accueillant comme une grâce tout en discutant. Il y avait aussi autour de nous pas mal de monde qui vivait le même bonheur que nous. Ils s'asseyaient à deux ou en bande et puis repartaient quand ils avaient mieux à faire ailleurs. Je pus voir également le groupe de quatre que j'avais aperçu au McDonalds. A une dizaine de mètres de nous, ils n'étaient pas une exception dans le décor. Une curieuse cohérence sautait aux yeux quand je les regardais, pourtant si je n'avais pas assisté à leur rencontre plus tôt, jamais je n'aurais pensé qu'ils ne se connaissaient pas. Mon attention divaguait entre eux et la découverte que j'entreprenais de A., les premiers entretenant secrètement ma curiosité et la deuxième éveillant joyeusement mon esprit. De temps en temps une bourrasque de vent fut si violente qu'elle agitait toute la colonie du toit, une clameur amusée se répandait, à laquelle A. et moi nous joignions sans faire de manière.

Le groupe des quatre partit bien avant nous. En se levant, je pus constater qu'ils avaient fatalement formés deux couples. Le plus évident était le tandem qui avait commencé à se séduire dans le fast-food. Ils avaient passé l'après-midi proches, à finalement en venir aux mains et s'apprêtaient à s'éclipser bras dessus bras dessous. En retrait il y avait le sacrifice de ceux qui laissaient briller leurs amis. Ils ressemblaient à un couple qui avait dépassé la passion. La deuxième fille qui souffrait visiblement du vent s'était vu passer sur les épaules une veste en jean par son compagnon transit. Quand on s'y intéressait bien elle était aussi belle que son amie. Elle avait le corps le corps bien fait, une élégance criante dans sa façon de se mettre debout qui contrastait par la vulnérabilité de son visage camouflé par une horde de cheveux bouclés. Elle suivait le groupe avec une énergie modérée.

Avoir été témoin de cette rencontre m'avait diverti toute l'après-midi, voilà maintenant qu'ils s'apprêtaient à quitter le toit du Corum et mon esprit de la même façon.

"Les mecs leurs ont proposé d'aller à la plage. Il ne fait pas très chaud aujourd'hui, c'est un temps idéal je crois." me dit A. alors que j'avais tourné la tête vers eux.

"Je t'ai vu les regarder depuis le McDo. Qu'est ce que tu leur trouves?"

Je ne savais pas quoi répondre. J'étais étonné qu'elle m'ait vu le faire pendant tout ce temps sans me le dire et qu'elle ait focalisé son attention sur eux au point d'entendre ce qu'ils se disaient. Sa question n'attendait pas de réponse car elle enchaîna en les regardant avec autant d'intérêt que je ne l'avais fait:

“En tout cas, elles sont bien tombées. Les mecs sont beaux, ils ont une belle voiture, ils ont l’air posé et respectueux. C’est pas des clochards ...on en voit tellement ici.”

Et sans m’en avoir donné l’air, elle semblait avoir déduit bien plus que moi sur ces gens. Elle me dit cela avec un tel aplomb que ses idées prirent la place des miennes et je tentai aussitôt de voir le groupe avec ses yeux. Elle marquait déjà un point quand je remarquai que le séducteur du groupe s’amusait négligemment avec une clé de voiture qui faisait briller quatre anneaux à la lumière du soleil.

Je devins curieux et demandait à A. comme à un professeur:

“Tu penses que c’est eux là font coucher ensemble?”

Elle regarda le couple le plus évident des deux.

“Ce qui m’étonnerait c’est qu’ils ne le fassent pas. Ces gars là ils savent s’y prendre. Qu’ils soient du sud ou pas, en été ils ont un mode opératoire rodé. Ils abordent des filles qu’ils trouvent jolies, et les deux partis passeront un bon moment si les gars sont corrects et les filles pas trop chiantes. Là par exemple ils vont à la plage, ils vont bien se marrer dans la voiture, ils vont s’éclater dans l’eau, ça leur donnera envie de se revoir... c’est pas ça qui manque y’a des soirées tout le temps en ce moment. Les meufs vont profiter à l’oeil et les gars pourront rentrer faciles en boîte et avoir la satisfaction d’avoir des jolies filles à leur table. Si ça se passe bien ils passeront l’été comme ça , à la rentrée chacun reprend sa vie.”

“Tout ça veut dire qu’ils coucheront inévitablement ensemble?”

Ma question était naïve, je le savais. Mais tout cela ressemblait plus à un protocole obscure qu’autre chose. A. réfléchit avant de me répondre.

“Ce serait un dommage collatéral. Tout le monde s’amuse et y trouve son compte alors qu’est-ce qui les en empêcherait?”

Cela sautait aux yeux pour elle, cela sonnait comme une vérité générale. Rien de ce qu’elle m’avait dit sur ce toit n’avait autant agité ma curiosité. Elle en parlait avec un recul serein, le stade ultérieur et froid d’une nostalgie que j’aurais pu soupçonner chez elle.

Je voulu ensuite parler de la fille qui était en retrait depuis le début et qui selon moi supervisait son amie en se coltinant au passage le moins charismatique des deux. A. ne vit pas la même chose que moi:

“Il est beau aussi, mais dans un autre registre. Ça se voit qu’il est gentil. Peut-être qu’elle est simplement plus réservée que sa pote.”

“...ou a-t-elle déjà un mec?”

Elle marqua un temps un temps de silence, elle se rapprocha de moi, faisant sa cuisse toucher la mienne. Son ton changea, elle s’aperçut que nous étions de nouveaux sérieux donc elle reprenait des précautions pour être en cohérence avec le comportement qu’elle voulait adoptée. On ne pouvait pas refuser une invitation au restaurant et faire l’apologie d’une Audi A4 dans la même journée. Si nous savions qu’il y aurait quelque chose entre nous, il était encore temps de présenter à l’autre la personne qu’il était susceptible de vouloir aimer.

“Alors si elle a un copain elle ne fera rien de mal.”

Je regardai le quatuor s’éloigner. J’essayai par la suite de convaincre A. d’aller prendre un verre en terrasse. Elle ne voulait pas. Elle refusa aussi d’aller à la plage. Elle me dit qu’elle préférait rester sur ce toit un peu plus longtemps, qu’elle voulait que l’on se parle encore. Même quand nous aurions mal aux fesses. Même quand il y aurait de moins en moins de monde. Peut-être jusqu’au coucher du soleil. Il n’était pas prévu de longues heures.

\*

Cette interaction me laissa songeur. Elle retenait mon attention et éclipsait ce faisant ces moments de complicité que j'avais appréciés. Les arcanes d'un jeu qui m'était inconnu m'avait été révélé faisant apparaître dans la séduction des enjeux et des perspectives auxquels je n'avais jamais pensé. A. m'avait tout de même vendue cette affaire comme une transaction tacite... Je n'y attachais pas de mauvais sentiment cependant, l'idée même que A. ai connu de près ou de loin ce genre de protocole n'affectait pas mon idée d'elle, mais je me sentais naïf en quelque sorte. Que deux destins se croisent de manière significative à l'aide d'attributs aussi triviaux qu'un beau dégradé et une voiture allemande me laissait pensif. Je me trouvai tout de suite hypocrite de prendre le problème dans ce sens parce que si la fille n'avait pas été jolie et bien faite, il n'aurait pas jeté son dévolu sur elle. Bien sûr qu'il était intéressé également. De plus, prendre ce cas précis soudainement comme l'essence de la séduction et des rapports amoureux était théâtral, absurde. A. par exemple, était au moins aussi jolie que cette autre fille et jusqu'à preuve du contraire elle s'intéressait à moi. Mon malaise en réalité résidait dans le fait que je me rende compte qu'il y avait trop de choses que je ne savais pas et que j'étais censé connaître. Mes lacunes étaient criantes et je les avais naïvement exposées à A. avec mes questions débiles. Cette discussion fit remonter sournoisement une fragilité qui me suivaient à la trace, une infirmité qui me désolait à chaque fois que j'y pense et qui remonte au temps où j'avais peur des filles.

Rien n'est plus effrayant que Dieu alors j'ai commencé par déifier les filles. A la maternelle déjà, j'ai commencé à vouer à mes monitrices préférées et à mes petites camarades une fascination infaillible. Il y eut une période où, à chaque fois que je me mettais à en aimer une, cette même image jaillissait dans mon esprit d'enfant de manière obsessive. C'était la photo de mariage de mes grands-parents, celle qui étaient dans leur salon. Dans ce fantasme, j'étais mon grand-père épinglé dans son costume et l'objet momentanée de ma passion, elle, portait le voile de ma défunte grand-mère. Nous étions figés, austères sur cette pellicule noire et blanche. Cette photo fut pour moi le premier coup de pelle à ce trou fait dans mon cœur que je constate maintenant. Ce parasite à l'allure inoffensive qui a entravé quelques mois mon esprit, je l'avais gardé pour moi secrètement, dans mon cœur de bambin innocent car je ne savais pas quoi en faire. Ensuite ma passion devint plus classique. A l'école catholique, elle se tourna vers mes camarades de la cour d'école. J'avais coutume d'en élire une chaque année et de la vénérer fidèlement. Je louais alors dans mon âme toutes ces choses qui rendent une petite fille belle aux yeux d'un petit garçon, toutes ces choses qui la distinguent de lui. Ses cheveux qui volent quand elle court et qu'il faut que je l'attrape, son arrogance, son dégoût surjoué qu'elle nous portait petits garçons et qu'on se sentait obligés de rendre, ses pleurs intempestifs, parfois incompréhensibles... J'avais au fond le sentiment précoce que un jour la source de ma tranquillité et si je puis le dire ... de béatitude ne pouvait être que l'oeuvre d'une fille. J'étais déjà heureux rien qu'avec ce sentiment. J'espère seulement ne pas avoir eu ces rêves en marchant dans la cour de récréation devant Jésus sur sa croix.

L'âge ingrat arriva. La puberté et la naissance du désir avilirent l'idolâtrie. Des forces supérieures de plus, me condamnèrent à grandir moche. La découverte de ce qu'est le regard des autres me força à me terroriser du regard des filles. Quand ils étaient temps pour mes amis d'être braves et de tenter de lancer leur carrière amoureuse, je ne m'en sentais pas capable, de fait pas digne. La transformation physique des jeunes filles - inversement bénéfique à la mienne - me tourmentait, j'en voulus au ciel d'avoir ajouté le sexe et son attrait dans cette équation qui me dépassait déjà. Je les regardais alors de loin, joignant un groupe d'amis qui n'en était préoccupé et tentait d'oublier cette malédiction. Il était simple de s'en détourner mais impossible à oublier. Je les haïssais en fait comme le rat méprise un chat qui peut le dévorer, leur en voulait pour des

déceptions qu'elles ne m'avaient jamais infligés directement puisque je ne leur parlais pas, me complaisais réellement dans le dégoût de ma lâcheté.

Je me réveillai à 18 ans un beau matin, sans expérience de loin ou de près avec l'amour. J'étais un peu plus beau, je fis des efforts pour me convaincre que je ne valais pas moins qu'un autre physiquement. Certains de mes potes allergiques aux filles au lycée étaient casés et amoureux maintenant, pourquoi pas moi? En classe préparatoire, j'eus enfin le courage de convoiter ouvertement une fille de ma classe. Nous étions devenus amis dans un premier temps, puis inévitablement je la désirai. Célia était une jolie fille de ma classe qui aimait passer du temps avec moi, nos récréations et tout nos temps morts se passaient souvent en tête à tête. Bien entendu je considérai son amitié sincère comme une preuve d'une attirance partagée et je lui déclarai ma flemme en rejetant sciemment tous ces principes que je m'étais construits et qui m'ordonnaient de fuir. A ma grande surprise, son rejet ne fut pas si délétère pour mon caractère que je présumais si fragile. Je décidai donc de réitérer ce que j'avais eu le courage de faire constatant que ça ne pourrait me faire tant de mal, j'avais déjà perdu tant de temps. Mon dévolu se jeta sur Alizée, cette fille menue, discrète, assez mignonne qui était à l'internat avec moi. Mes amis en parlaient avec une convoitise grivoise quand elle traversait la cantine, c'était cette publicité qui me conforta dans ce choix. J'obtins son numéro grâce à un ami qu'on avait en commun. Par message, elle me montra que je lui plaisais d'emblée, invalida de nombreux jugements négatifs que j'avais construits à mon propos depuis mon adolescence. Puis, elle me dépucela dans les escaliers du lycée et tomba amoureuse de moi. Son amour était encore plus effrayant que le dégoût que je présumais que les filles auraient pour moi. Non pas qu'il était excessif, mais il était vrai. Elle me découvrait tous les jours des qualités que je lui montrais par mégarde et que je souhaitais enfouir parce que je pensais qu'elles ne pouvaient plaire à personne. Par exemple, cette sensibilité que j'abhorrais et qui me faisais me sentir moins qu'un homme au point que je devais la travestir en une indifférence généralisée de mon caractère, quand je l'eus révélé dans un excès de complicité, elle se jeta dans mes bras parce qu'elle me connaissait un peu mieux. J'avais aussi découvert le sexe avec elle, c'était mieux que je ne l'avais imaginé. Je n'étais pas dupe sur ce que je présentais, mais ce n'était pas la question avec Alizée. Malheureusement je ne parvins jamais à l'aimer cela m'attrista plus que si ça avait été l'inverse. Ou était cette paix que j'avais tant désiré? Cette flamme ne s'allumait-elle donc pas? C'était la seule fille qui osait faire la grâce de m'aimer pour ce que je suis et mon cœur restait froid devant elle. Je la quittai de temps en temps, par acquis de conscience, voyant que je ne pourrais jamais l'aimer car justement elle m'aimait trop, la laissait par elle-même durant des mois, puis je revenais vers elle quand je voulais montrer à mes copains qu'elle me mangeait dans la main. Espérant puérilement peut-être, que Célia en entende parler au détour d'un couloir. Cela dura deux ans. Alizée qui avait aussi une très mauvaise estime d'elle fit une dépression et rata la plupart de ses concours finaux. Je le sus pendant les vacances après nos concours nationaux quand j'essayai de lui téléphoner après des semaines sans lui parler. Je voulais la voir avant de quitter l'île. Elle était hystérique, pleurait et m'injurait à la fois. Elle me dit qu'elle n'avait fait que m'aimer et que je n'avais voulu que la baiser. Elle me dit que j'avais gâché sa vie et qu'elle ne voulait plus jamais me parler. Cet appel de quarante secondes me bouleversa. J'avais donc le pouvoir de faire souffrir une femme à ce point, de la faire trembler rien qu'à la vue de mon nom. Il y avait quelques années je les considérai comme des Dieux bienveillants, aujourd'hui j'étais le diable en personne, la destruction incarné pour l'une d'entre elles. Comment en étais-je arrivé là?

Je partis comme prévu en France pour poursuivre mes études. Je me rendis compte ici que ma couleur de peau me présumait automatiquement un statut sur le marché de l'amour. J'étais noir et antillais, alors je devais automatiquement être expérimenté, désespérément obsédé par la chair dans une manière cocasse, amusante pour mes camarades. J'accueilli volontiers cette suggestion et essayai de m'approprier ce stéréotype dans l'espoir qui me rendent aux yeux des autres moins médiocre que je l'étais aux miens. Ma peur des femmes ressurgit à cette époque. Je n'étais pas effrayé cette fois-ci par un possible dégoût qu'elles puissent me porter mais bien au contraire par leur ouverture affirmée, leur curiosité pressentie, leur séduction assumée qui m'étaient flagrantes de lors de débauches estudiantines. J'eus peur d'être démasqué. Je me mentais en me disant que je ne voulais pas faire une autre Alizée mais je redoutais en fait de faillir au stéréotype qu'on m'avait aidé à enfile, d'être démaquillé en place publique. Je redoutais maladivement que ma famélique et malhonnête expérience avec une fille m'avait étourdi dans le sens où je puis penser que je n'étais meilleur amant que je ne l'étais vraiment. Je craignais de décevoir un Dieu et qu'on se moque de moi. Cette année là je ne m'intéresserai pas à une fille. Mon inaction eu l'ironique conséquence de déconstruire un personnage que j'avais laissé se bâtir mais je n'eus heureusement à confronter personne à ce propos.

Lors de mon année d'Erasmus aux Pays-Bas, je rencontrai Marta, une Espagnole de Séville. Par hasard nous fûmes amenés à travailler ensemble. Nous eûmes tout de suite cette facilité à se parler et se comprendre dans l'étincelle d'un regard - ce qu'on appelle vulgairement *avoir un feeling*. Elle avait de plus cette candeur qui me rend moins nerveux parce qu'elle m'attendrit et me désarme. En quelques jours, je fus amoureux. Ma peur se transforma en terreur quand je m'aperçus que je l'intéressais en retour. Malgré sa timidité maladroite, elle essayait de me le montrer sans détour. Son regard fendait la foule de cette boîte désastreuse pour me confronter hardiment. Il demandait à ce qu'on rigole, qu'on se touche, qu'on soit jeunes comme les autres autour de nous. "Comment me verras-tu après t'être rendu compte que je ne suis pas assez?" me disais-je résigné.

Obsédé par elle, je décidai finalement d'un nouvel éveil, comme celui que j'avais eu pour mes 18 ans, qu'importe ce en suivrait. Je manigançai alors un lâche stratagème consistant céder à ses avances la veille de son départ en Espagne. Je lui fis piètrement l'amour comme prévu, dans une chambre vidée par le déménagement en cours et où il y avait sur un mur la photo de son copain espagnol. J'aurais donc été une dépaysante expérience pour elle. Dépaysante et oubliable de surcroît. Je n'entendis plus parler d'elle après son départ. J'espionnais ses réseaux sociaux, elle y exhibait son couple resplendissant. Rien n'était bien triste. C'était une autre station pour mon chemin de croix.

Ma peur des femmes cessa alors parce qu'elle avait oscillé selon des sentiments trop extrêmes. Je me rendais enfin compte que c'était mon dogmatisme sans fond et mon fanatisme glacial qui avait paralysé mon existence pour peu de choses. Ma vie n'avais jamais été chamboulée comme je l'avais attendu, je n'avais connu que l'infatuation et la culpabilité. J'avais donc déchu les femmes pour qu'elles soient à mon niveau maintenant. Quoi de plus décevant. J'étais à présent sans repère, condamné à vivre sans idéal. Des filles pourtant, j'en avais connu depuis Marta. Mon souvenir d'elles se bornaient à des réminiscences de sexe dans le noir et de l'inconfort qui suit. C'est à peine si je me souvenais de certains prénoms. Maintenant rien n'est plus désarmant que de se lever trempé dans la nuit et de se rendre compte que la vie qui nous a été assignée est vide d'un sens que l'on a été incapable de lui donner.

Aujourd'hui j'étais avec A. sur ce toit depuis des heures, je sentais déjà que je l'aimerais. J'avais en réalité chercher à prendre des précautions pour moi-même quand je n'avais pas voulu l'attendre. Tant que je le pouvais j'avais voulu cacher toute vulnérabilité. Néanmoins, la rencontre des quatre inconnus et ce que A. en avait dit ramena expressément mes peurs sur un plateau. Ca me rappelait plus que jamais la désinvolture que les gens de mon âge montre à l'amour, ce dédain me rappelait que je n'avais jamais voulu être pareil. Malheureusement, cela me montrait bien que je n'y connaissais rien, malgré mes grandes idées sur la question. Je devais en parler à A. .

Sans lui évoquer son cas, elle écouta attentivement le récit de mes amours qui justement en était dépourvu, sous ce soleil qui ne voulais pas redescendre. Ma confession servait à me délester de ce poids dès maintenant. A la fin, elle me regarda circonspecte, avec incrédulité.

“Pourquoi tu m’as raconté ça?”

“Je ne sais vraiment pas.”

“J’espère que tu ne sors pas ça à n’importe qui? Il faut vraiment que tu fasses attention quand tu dis ce genre de chose à une fille...”

Je ne m'attendais à rien du tout mais surtout pas à une réponse comme celle-ci.

“...elle pourrait s’en servir contre toi.”

“Mais je te l’ai dit à toi. Comment pourrais-tu en faire usage contre moi?”

“Je ne le ferai pas.”

Elle prit inconsciemment de moi ses distances. Nos corps ne se touchaient plus d’aucune sorte. Il y avait un moment que le vent ne soufflait plus si fort.